

sur la rive gauche de la Meuse, au delà des terrains du front N.-E., où s'élèvent maintenant les nouvelles casernes. Elle faisait partie de la troisième enceinte, commencée au XV^e siècle, refaite au XVIII^e par les Autrichiens, démantelée en 1784 par Joseph II, finalement rétablie en 1817 avec la citadelle par les Hollandais. Sur les hauteurs voisines, les forts de *Pied-Noir*, de *Saint-Fiacre* et de *Coguellet*, dont on voit les substructions, complétaient la défense et couvraient la place du côté des hauts plateaux de Hesbaye.

L'agrandissement du XV^e siècle donna donc à la ville son territoire actuel ou plutôt le territoire qu'elle avait il y a une trentaine d'années, lorsqu'elle renonça définitivement au métier de place de guerre.

Les défenses hollandaises, devenues inutiles depuis 1830, furent supprimées de 1862 à 1865. Des squares, des allées, des boulevards plantés d'arbres, remplacent courtes et bastions, escarpes et contre-escarpes, demi-lunes et lunettes, fossés et glacis. Les quartiers déshérités se trouvent dégagés. L'opération eut pour conséquence de communiquer à la ville un peu de cette gaieté et de ce charme répandus aux alentours, mais dont ses remparts la gardaient plus efficacement que des attaques de l'ennemi.

Il est question, dans le système projeté de fortifications de la ligne de la Meuse, de créer à Namur une double tête de pont en fortifiant les hauteurs d'Herbatte et celles d'Erpent, en face, ou bien d'approprier la citadelle existante, qui moyennant les transformations requises suffirait peut-être aux besoins de la défense.

ENVIRONS DE NAMUR

La rencontre de la Meuse, de la Sambre et du Hoyoul fournit quatre divisions naturelles : 1^o, au N.-O., entre la

Sambre et le Hoyoul; 2^o, au N.-E., entre le Hoyoul et la Meuse; 3^o, au S.-E., rive droite de la Meuse; 4^o, au S.-O., l'Entre-Sambre-et-Meuse.

La première de ces divisions se rapporte à peu près à l'ancien *Comitatus Darmuensis*, territoire septentrional du pays de Lomme, qui s'étendait sur les rives de l'Orneau jusqu'au Hoyoul à l'ouest, et jusqu'à Gembloux au nord, s'inclinant vers la Sambre au midi. L'Orneau coule de Gembloux à Jemeppe-sur-Sambre; le Hoyoul descend du plateau au-dessus de Rhisne, au faubourg Ste-Croix. A la sortie de la gare de Namur, on gagne ce faubourg en suivant le boulevard à droite, le long de la voie ferrée. On laisse à gauche le chemin de Salzinnes et le pont sur la Sambre et l'on s'engage dans la rue du faubourg après avoir traversé à niveau la ligne de Charleroi, puis, sous un pont, celle de Bruxelles. La grand-route de Bruxelles se détache sur la gauche, escalade la colline de Belgrade et de Flawinne, passe au cimetière de Namur et à la plaine d'exercice, au hameau de Belgrade, près de Suarlée et à Temploux, village où l'on découvrit, en 1852, les débris d'une tuilerie gallo-romaine, non loin d'un *diverticulum* appelé Basse-Chaussée.

Vallée de l'Orneau. — La route traverse ensuite le plateau des Isnes et atteint l'Orneau au Mazy (15 kil. de Namur). Au delà, un chemin de traverse, au « Cabaret du tourneur d'Ocq », vers Bothey, mène droit au *Château de Corroy* (2 kil.), domaine des marquis de Trazegnies. Tours rondes en poivrière qui flanquaient la vieille enceinte, et une chapelle castrale du XV^e siècle accolée à des bâtiments modernisés.

Du Mazy, en descendant l'Orneau (2 kil.), on trouve le *Château de Michmont*, au comte de Beaufort. Il est assis sur un roc en falaise qui domine le vallon : c'est la partie ancienne; une façade plus moderne s'élève du côté des jardins.

Une voie ferrée construite en 1876 suit la vallée de l'Orneau, de Gembloux à Jemeppe (15 kil.), reliant entre elles les lignes de Namur à Bruxelles et de Namur à Charleroi.

Les voyageurs venant de Bruxelles changent de train

à Gembloux. La plus belle partie du vallon se trouve entre le Mazy et Onoz. C'est là que se dresse Mielmont parmi les rochers encadrés de bois qui bordent le ruisseau.

Vallon du Hoyoul. — Prenez, à Ste-Croix, la rue montante d'Hastedon, qui laisse à gauche la route de Bruxelles. Le Hoyoul, ayant serpenté dans un joli fond que le chemin de fer côtoie à la descente de Rhisne et qui se montre par échappées aux voyageurs lancés dans la tranchée, file sur notre droite, derrière la prison, reçoit le ruisseau des fonds d'Harquet, côtoie la colline d'Herbatte et va rejoindre la Meuse à l'endroit dit « Keutures ».

Nous redescendons à *Saint-Servais*. Les papeteries, les polissoirs et d'autres usines se multiplient au bord de l'eau. Le saint qui a donné son nom à l'endroit, fut évêque de Tongres au VI^e siècle. La légende rapporte qu'après avoir dit la messe chaque matin, dans une chapelle qu'il avait fondée ici, l'évêque en disait aussitôt une seconde dans l'église de Tongres. La chapelle s'élevait près de l'endroit où le Bricniet ou ruisseau de Risle, venant de Vedrin, tombe dans le Hoyoul. Elle fut démolie à la révolution; tout porte à croire qu'elle avait été renouvelée depuis sa fondation. Au XVI^e siècle, on y mit l'effigie du Chevalier de pierre dont il est question à la page 9; son origine est inexpliquée. Ce tronc décapité, couvert d'une armure, ces mains qui tiennent un crâne, cette légende : *une heure viendra qui tout païra*, tout cela est mystérieux, comme le drame dont ce monument singulier perpétue le souvenir. La date seule est fixée : 1562. A la démolition de la chapelle, le sacristain emporta le Chevalier dans son jardin, situé un peu plus haut dans la vallée, près du castel d'Hastimoulin; il resta longtemps maçonné dans un mur de soutènement; enfin il attira l'attention des archéologues et le propriétaire du terrain en fit don au musée.

Le fond de Beau-Vallon commence, dominé sur la rive droite par le mamelon des « Treus Pilés » (les Trois Piliers), lieu de haute justice, où se dressaient les fourches patibulaires de Namur. Rive gauche : la colline

d'*Hastedon*, aux flancs boisés, couronnée par un plateau nu, où s'élève une construction isolée. Endroit célèbre : c'est sur ce plateau qu'on a découvert de nombreux vestiges d'antiquités diverses, et, vers les bords, les restes calcinés d'un camp retranché de l'époque gauloise (débris au musée). La route fait un crochet sous les hauteurs de St-Marc, puis, d'autre part contourne le mamelon de la ferme de Brugnot. Une grotte de Lourdes, avec chapelle sur la gauche. En face, débouche le ravin de Mauroule. Là-bas, le domaine d'*Artey*, villa moderne appartenant à M. de Mévius, semble clore le vallon. Au versant boisé de la rive gauche apparaît, entre les ramures, l'ancien castel de *La Falise* (falize, falige, falloise ou falloige, même terme que falaise, variant de formes selon les régions et qui se retrouve partout sur le territoire wallon, pour exprimer l'idée de rocher), avec sa cour pittoresque et son corps de logis du XVI^e siècle. La route, jetée au-dessus de la voie ferrée, se dirige vers Gembloux.

Les fonds d'Harquet et le nord de Namur. — Enfilez la passerelle du chemin de fer devant la statue de Léopold I^{er}. La ligne de Tirlemont suit, à gauche, le vallon de Risle, et, à droite, la route de Louvain monte vers le Moulin-à-Vent. Entre les deux s'étend la plaine de Berlacomine et se creusent les fonds d'Harquet, autrefois d'un grand charme, aujourd'hui gâtés par les carrières.

Vedrin et Daussoulx, à l'est Champin, à l'ouest Saint-Marc et Emines, occupent un territoire où les vestiges des époques romaine et franque se multiplient au point de faire croire que les anciens conquérants eurent pour cet endroit une véritable prédilection. Vedrin, en outre, était célèbre au moyen âge par ses mines de plomb.

Entre Rhisne et Emines, au bord du Hoyoul, se trouve la ferme de *Saint-Martin*, appartenant à la famille Parthon de Von. Antique domaine féodal dont relevaient les fiefs voisins de Seumois et du Chenoit. Très maltraité par les guerres du XVI^e siècle, le château fut reconstruit au siècle suivant. La vieille enceinte restait; ses tours furent démolies il y a quelques années. La chapelle subsiste, à l'extrémité de la cour. On y descend par cinq

marches intérieures; d'autre part elle communique de plain-pied avec le cimetière. Elle a 9 mètres de long sur 5 de large; ses fenêtres sont divisées en meneaux grossiers et l'on remarque dans le mur les traces d'une porte et d'une fenêtre bouchées, surmontées de frontons triangulaires. L'intérêt principal de ce petit édifice consiste dans ses pierres tombales, de différentes époques; les principales sont celles de Jean d'Orres, seigneur de Sumaing (XIII^e siècle), de Jacques du Chenoit et Marie Dinne (XV^e) et de Jean de Senzeilles, seigneur de Saint-Martin (XVI^e).

L'église de Rhisne qu'on voit de la station du chemin de fer, au delà d'un monticule en avant du village, renferme les sépultures des seigneurs de La Falize (p. 17). Plus haut, sur la route d'Eghezée à la Sambre, le village de *Saint-Denis* possède encore sa tour romane, au faite en bâtière, et le hameau de *Villers-les-Heest*, près Warizoulx, a gardé le seul pilori qui reste dans la province, depuis la récente disparition de celui de Dave.

Enfin, le village de *Liernu* possède un chêne fameux, considéré comme le plus gros et le plus vieux arbre de la Belgique. Il est certainement antérieur au vénérable colosse de la montagne du Hetlet, à Spa, lequel a déjà la réputation d'avoir connu personnellement l'empereur Charlemagne. Cette renommée est d'ailleurs commune à beaucoup de ces vieux arbres qui subsistent ou subsistaient naguère dans tous les parages des Ardennes. C'est là encore un reste de l'impression profonde laissée à l'imagination populaire par la légende aventureuse du grand empereur.

Le chêne de Liernu n'a plus guère que l'écorce; il est creux comme un songe et présente une large brèche qui donne accès dans l'intérieur. Il servait autrefois de refuge aux bohémiens chaudronniers et autres vagabonds; il était livré à tous les outrages. Vers 1840, l'intelligente administration communale voulut l'abattre, suivant en cela les traditions béotiennes dont nous avons vu tant d'exemples depuis lors. On parvint à le sauver, et le curé y fit mettre, en guise de préservatif, un autel dédié à saint Antoine, avec un grillage fermant l'ou-

verture. Le chêne se trouve derrière l'église. La foudre ne l'a pas épargné. Il a douze mètres de circonférence au ras du sol, et plus haut, neuf mètres.

Les Grands-Malades. — Beez. — Marche-les-Dames. — Wartet. — Gelbressée. — Franc-Waret. — Le ravin d'Hainiau. — Namèche. — La partie de la Hesbaye qui confine à la Meuse, de Namur à Namèche, offre des beautés naturelles de premier ordre : les deux chaînes de rochers des *Grands-Malades* et de *Marche-les-Dames*, développant leurs façades le long du fleuve.

La première ressemble à une muraille dont la crête diminuerait suivant une inclinaison graduelle d'amont en aval, série de blocs qui va s'effaçant jusqu'au niveau des berges. Elle apparaît de loin, grise, d'une nuance fine et charmante, avec des plaques jaunâtres marquant les blessures faites à ses flancs par une exploitation cruelle. Le plateau supérieur est dénudé, pierreux, d'un vert pâle et discret, assorti au ton des rochers qu'il rehausse. Mettez le cadre, c'est-à-dire le ruban du fleuve qui se déroule, les collines boisées d'alentour, l'azur du ciel, le soleil des journées radieuses, et vous aurez un magnifique tableau.

La Meuse est rejetée par cette chaîne sur la roche de Live qui la renvoie à son tour sur le grand rempart naturel de Marche-les-Dames. Celui-ci, d'un caractère différent, développe suivant une courbe allongée ses masses brun-rougeâtre, criblées de déchiqnetures et d'érosions, trouées comme des éponges, hérissées d'aiguilles, hantées par les corneilles qui les assiègent en vols nombreux et croassants. Le voyageur qui met la tête à la portière au bon moment — le railway longe toute la chaîne — reste étonné devant cette défense énorme, débris de quelque ouvrage cyclopéen des temps préhistoriques: les dispositions verticales favorisent cette illusion, en simulant une agglomération de tours et de tourelles à demi ruinées. Ce formidable dépôt de l'âge tertiaire est resté à peu près intact. Il y a bien une extraction d'oligiste oolithique, près de la station du chemin de fer; mais la grande chaîne qui s'étend jusqu'au ravin est vierge de toute exploitation; elle est couronnée

de bois, qui finissent là haut en précipice; on a mis une clôture, une sorte de garde-fous pour les chevreuils et les lièvres. C'est un domaine de la maison d'Arenberg, circonstance qui lui a épargné jusqu'ici les outrages ordinaires infligés aux rochers de la Meuse par notre siècle de pavés, de chaux et de moellons.

Le chemin, suivant la rive gauche de la Meuse, laisse la ville et côtoie le chemin de fer. Prendre l'avenue, vers la statue de Léopold, et continuer par les verreries, sous les hauteurs du Cloquet et de Bouge, suite de cottages et de jardins en terrasses, nids de verdure et de fleurs jetés parmi les accidents du calcaire. Il faut voir cela à la saison des lilas.

Traversant la voie ferrée, la route de Hannut s'élève entre la colline de Bouge et les Grands-Malades. (Le premier village hesbignon que cette route traverse — 4 kil. — est *Champion*, où on a retrouvé d'anciennes sépultures; un grand tombeau en pierre, contenant des urnes de terre cuite, est déposé au musée).

Le village de Bouge couronne le mamelon. Son clocher pointant se voit de partout aux alentours de Namur. Dans la ferme voisine de l'église, on montre encore la chambre où mourut Don Juan, qui avait établi un camp retranché à Bouge, après s'être emparé de la forteresse.

Avant d'atteindre les Grands-Malades, nous trouvons l'emplacement de l'ancienne maladrerie de Namur. Car ce serait une erreur de croire que les Grands-Malades fussent les rochers qui portent aujourd'hui ce nom. La maladie de ceux-ci date de notre époque, qui les crible de blessures et prend leur substance. Les Grands-Malades, c'étaient les lépreux. Namur les envoyait là, dans un hospice spécial, à une distance prudente. L'hospice datait du XII^e siècle.

Le dernier reste, la chapelle démolie en 1857, existait vers l'endroit où la route de Hannut, cessant de côtoyer la voie ferrée et la Meuse, monte aux plateaux de Hesbaye. Quelques débris se voient encore dans les enclos que domine le premier bloc de rochers. Cette cha-

pelle renfermait entre autres curiosités le tombeau de Colars Jacoris. (page 14).

Les Grands-Malades n'ont pas eu la fortune de Marchelles-Dames; l'exploitation s'est emparée d'eux et un immense four à chaux s'applique au beau milieu de leur façade. De vastes souterrains naturels servent, d'autre part, de caves à une brasserie.

On chercherait en vain aujourd'hui le fameux *Ermitage de Saint-Hubert*, qu'on voyait naguère encore collé au roc comme un mollusque. Il n'en reste plus trace. Le dernier ermite, d'ailleurs, était mort en 1815. L'auteur des *Légendes namuroises* et du *Guide du voyageur en Ardenne*, Jérôme Pimpurniaux (Adolphe Borgnet, frère de l'archiviste, cité page 9) a conté l'histoire de ce personnage qui exerçait une industrie bizarre dont les vieux Namurois se souviennent encore: il « tournait la Passion. » Le petit oratoire de l'ermitage se transformait en théâtre, au temps de Pâques, et les gens de la ville assistaient à une représentation dont le frère Joseph faisait tous les frais. Les personnages étaient des marionnettes de bois; les scènes de la Passion se succédaient à l'aide d'un mécanisme. L'impresario, dissimulé, parlait tous les rôles en déguisant sa voix. Au reniement de Saint-Pierre, il y avait un coq qui chantait très bien; le public attendait le chant du coq avec la même impatience naïve que l'on remarque chez les curieux groupés, à l'heure de midi, devant l'horloge de Strasbourg. Les mêmes *Légendes namuroises* nous ont appris que le Guignol sacré fut relégué aux Grands-Malades, puis vendu aux enchères par l'administration des hospices. L'ermitage sans emploi resta comme un souvenir. On voyait les petites fenêtres, pareilles à des trous de nutons, de l'étage inférieur, creusé dans le roc, et, accrochées plus haut, la cahute aux blancs platras, collée aux flancs du rocher, et la chapelle contiguë; devant, un petit enclos, avec une porte ouverte sur le chemin, érigée en 1760, comme l'indiquait ce chronogramme gravé au linteau: *hæc sit Del sacre Matris et HubertI gLoria*. Il n'y a plus rien, ni ermitage, ni enclos, ni porte; la gloire de la Mère de Dieu et de Saint-Hubert s'en est

allée où vont toutes les gloires, et les dernières traces du passé sont effacées. Ce sacrifice suprême s'accomplit en 1880 ; on avait besoin de la place pour l'agrandissement des fours à chaux. Que sont devenus l'autel et ses bas-reliefs ? le bénitier et les pierres sépulcrales qui ornaient la chapelle ? La plus ancienne était celle du frère François, « qui trépassa l'an 1362 ; » la dernière datait de 1768 ; il y en avait sept. On a peut-être muré tout cela, simplement, derrière les fours.

Les ermites pullulaient au bon vieux temps sur le sol namurois comme ailleurs. Lors de la fondation de l'abbaye des Carmes par les archiducs Albert et Isabelle, au Vev-Wéron (p. 36), le désert de Marlagne en avait deux cents pour sa part. Au commencement du siècle dernier, le diocèse entier n'en comptait plus que vingt-deux. Ces derniers représentants d'une institution glorieuse qui, ayant produit les solitaires de Thébaidé, s'était développée dans les forêts de nos pays sauvages, à la suite des premiers apôtres, le long des routes militaires et des diverticules, ces ermites de la décadence subsistaient au milieu de la société moderne comme de vivants anachronismes. Ils se livraient à toutes sortes de petits travaux ; les plus lettrés donnaient l'instruction primaire aux enfants des villages voisins, et, vous comprenez, l'instruction était d'un primaire dont on n'a pas d'idée. Cette existence en marge ne pouvait durer ; les abus qu'elle engendrait devenaient scandaleux ; sur notre sol namurois, l'autorité épiscopale fut obligée d'intervenir et de faire inspecter rigoureusement les divers ermitages.

Cette mesure n'empêcha point la chute : une ordonnance de Joseph II interdit la vie érémitique en 1783. Quelques vieux bons hommes apparaissent encore après cette date, oubliés ou tolérés. Tel le frère Joseph, qui en était arrivé à moudre le Passion. Maintenant, c'est bien fini ; les ermites ne servent plus que de baromètres,—et encore !...

On passe à la *Tête du pré*, puis au village de *Beez*, couché au bord du fleuve, entre les Grands-Malades et Marche. Le chemin longe le cimetière, l'église, et

contourne la maison de campagne de M. Fallon, marquée au chiffre du propriétaire. Rive d'en face : Live et son clocher trapu, le château de Brumagne plus loin. Le chemin suit le fleuve coupé d'îlots, se rapproche de la chaîne, franchit la voie ferrée et côtoie les rochers. Le *trou des larvons* est creusé là. Puis, un grand crucifix, et tout près, une vieille croix de pierre annonçant que : « ici a esté meurtri le sieur Lambert Noé, marchan de Vervier, 1689. »

Le château d'Aremberg, à l'entrée du vallon de Marche, n'est qu'un simple pavillon à l'italienne ; mais il est dominé par un beau parc dont les sentiers en lacet gravissent la montagne et se prolongent dans les bois couronnant les rochers. C'était la propriété d'un maître de forges nommé Jaumain, devenue, il n'y a pas longtemps, domaine princier.

Ce vallon, où le village s'échelonne, dissimule dans ses replis aimables ce qui reste de l'abbaye fondée par les cent trente-neuf épouses des croisés namurois, au XII^e siècle. Les bonnes dames s'étaient réunies en ce lieu pour attendre le retour de leurs maris. Celles dont les maris ne revinrent ni à Pâques ni à la Trinité s'y installèrent définitivement. Le nom de l'endroit indique la limite (la marche) du pays de Namur du côté de Liège. Le monastère, avec sa chapelle à flèche en charpente, s'élève au bord du ruisseau coupé d'étangs (le nom primitif était : Notre-Dame-du-Vivier). Abandonnés depuis la révolution et devenus, par testament de la dernière religieuse, la propriété du séminaire de Namur, les bâtiments ont gardé de vieux restes parmi les constructions modifiées à diverses époques ; ils ont été cédés récemment à des Ursulines cloîtrées de Cologne, qui y ont établi une école et un pensionnat.

Un chemin assez raide, se détachant sur la droite, avant l'abbaye, mène à la *ferme de Wartet*, dite « ferme des Dames, » ancienne dépendance du monastère, très curieuse d'aspect, avec une porte cantonnée d'une tour carrée, flanquée d'une tourelle ronde en poivrière, et une chapelle contiguë. Pour achever le tableau, un vieux chêne se tord comme un damné devant cette entrée de cense féodale.

Vers le haut du ravin de Marche-les-Dames, le village de *Gelbressée* se présente à la croisée de la route de Namur à Hannut. Son église rustique, perchée sur un mamelon, offre des restes antiques (murs de petit appareil en blocage) ; elle renferme une belle pierre tombale de 1385, portant deux figures et quatre écussons.

Un peu au delà de l'église, on atteint *Franc-Waret*, véritable domaine seigneurial : grands arbres séculaires, charmilles, bassins, rocailles. Souvenir du XVIII^e siècle jeté dans la plaine hesbignonne ; quelque chose d'imprévu ; un coin de Versailles ou de Trianon. On y verrait glisser, au crépuscule, sur le gazon des boulingrins, les personnages des *Fêtes galantes*, que ce spectacle n'étonnerait pas. Le beau parc s'allonge dans une dépression, dominée sur la droite par une hauteur boisée. A gauche, la ferme de *Haute-Fontaine* ; puis, là-bas, le château à fronton, avec deux ailes en retour, environné de fossés ; enfin le village. L'église se voile discrètement sous les arbres ; elle fut bâtie en 1664, par le « révérendissime et illustrissime baron de Groesbeek, par la grâce de Dieu Grand-Prévôt de la Cathédrale et de Saint-Denis, Archidiacre de Liège, Seigneur de Franc-Waret et de Jemeppe-sur-Sambre. » Elle possède une superbe chasuble, couverte de sujets brodés, figurant des scènes du Nouveau testament. Le domaine a passé aux De Croix, il appartient à M^{me} de Caulincourt, fille du dernier marquis.

Le charmant ravin d'*Hainiau*, (ruisseau de *Ville-en-Waret*) descend à la Meuse, où il débouche près du haut-fourneau, entre Marche et Namèche, séparant le mamelon de Wartet de celui de Vézin.

Marche-les-Dames a fourni aux antiquités préhistoriques de la province des débris qui occupent une des vitrines du musée de Namur et ont été offerts par le duc d'Arenberg. Quelques objets provenant de l'abbaye se voient également au musée.

Après la station de Marche et l'exploitation d'oligiste, on atteint, en longeant le fleuve, l'orifice du ravin d'*Hainiau*. En face, rive droite, le château de Moinsnil, à mi-

côte. On contourne une colline en avancée et l'on atteint *Namèche*, planté en face du formidable rocher de Samson.

Namèche est la deuxième station du chemin de fer de Namur à Liège. Autrefois collégiale, ensuite prieuré de l'ordre de Cluny. Des dalles tumulaires intéressantes qui ornaient la chapelle du prieuré, ruiné à la fin du XVII^e siècle, ont été encadrées dans l'église actuelle, aux parois des deux chapelles qui précèdent les bas côtés, à droite et à gauche de l'entrée. Celle de gauche (chapelle de la Vierge) possède la fameuse pierre tombale qui représente une femme sculptée en haut relief, vêtue à la mode du XIII^e siècle et portant, alentour, cette inscription difficile à déchiffrer : *Ici gist li droite iritaire castelaine de Samson ki fu del linage li roi de Hierusalem. Priez por l'ame que Dieu console.* On y a vu la sépulture de Sibylle de Lusignan, la mère du dernier roi de Jérusalem, et cette indication se trouve en effet sur une plaque de marbre noir posée au XVII^e siècle sous la vieille dalle transportée au mur de la nouvelle église. Des critiques mieux avisés ont découvert qu'il s'agissait de Melisinde de Hierges, laquelle était en effet de la famille des rois de Jérusalem, et épousa un châtelain de Samson.

Autrefois Namèche possédait une fameuse inscription romaine qui a causé mainte dispute chez la gent paléographe ; elle apprenait au monde qu'un nommé Thrauson s'était élevé à lui-même un petit monument (*Diuus manibus Ninius Thrausonis vivus sibi monumentum fecit*). La pierre y était encore au siècle dernier, selon le témoignage des auteurs du temps.

Le nom de Namèche est un souvenir du dernier exploit de saint-Materne, dans sa lutte avec le dieu Nam. Jean d'Outremeuse parle d'une ville appelée Emordas, où régnait un seigneur appelé Mège. Ayant jeté le dieu dans l'eau et converti le chef, Materne rebaptisa l'endroit en combinant les deux noms : Nam et Mège. Le bon chroniqueur ajoute que « ly dyable Nam » étant « salhis en l'aighe, » celle-ci « ondat à grandes ondes et a depuis toudis ondeit ». Le fait est qu'il y a là un courant assez tumultueux. Mais je ne jurerais point que c'est la faute du diable.

Une épitaphe encastrée dans le mur du cimetière de Namèche, à l'entrée de l'église, dit que « Henri Oger, maître tailleur de pierres, a rendu son âme au Créateur, après un règne de 71 ans. » Un règne ! Comme c'est cela ! Ici, les carriers font plus que vivre : ils règnent et on a négligé d'élaborer une constitution pour modérer un peu cet absolutisme. L'industrie à ses exigences, mais une entente de l'État et des communes, faite en temps opportun, eût du moins préservé les façades de rochers. On a concédé sans mesure, laissé déchiQUeter à tort et à travers. L'esprit actuel plus éclairé, porté à la sauvegarde des belles choses, essaie trop tard de réagir, et l'on ne peut plus guère compter sur le goût des particuliers, base essentiellement variable et incertaine. Bref, c'est grand dommage qu'on ne se soit pas avisé un peu plus tôt d'aimer cette nature, de lui conserver ses charmes à peu près intacts. Namur fait ce qu'il peut, aujourd'hui, pour s'embellir. Il y a trente ans, il rasait la magnifique promenade de la Plante et laissait une exploitation déréglée s'emparer de tous ses alentours.

À propos du traitement barbare infligé aux rochers de nos belles vallées, le long de la Meuse, de l'Ourthe, de l'Ambliève, il m'est arrivé fréquemment de déplorer la négligence qui laisse les beautés naturelles à la merci des vandales, tandis que les beautés artistiques sont protégées. J'ai fait ressortir l'absurdité et l'inconséquence d'un pareil système, la logique qu'il y aurait à instituer, à côté de la commission des monuments, une commission des paysages destinée à préserver la nature pittoresque d'une destruction aveugle et souvent inutile.

Le pays de Meuse, entre Namur et Huy, a eu particulièrement à souffrir d'une exploitation sans frein. La liberté de la chaux, du calcaire à bâtir, du pavé, du moellon, est devenue licence.

Tout cela règne despotiquement au bord de la Meuse : l'épitaphe de maître Oger a raison.

Rive droite de la Meuse. — Une colline se projette dans la courbe du fleuve. Elle est coupée vers le sud par

le ravin de Dave, sillonnée vers le nord par les ravins de Vigneroul, d'Erpent et de Live.

Les rochers de *Nerviau* se dressent à la courbe d'amont. La grandroute d'Arlon gravit la hauteur, montant droit à Assesse ; celle de Liège la côtoie ; le village d'*Erpent* la domine, avec ce qui reste de l'*abbaye de Géronsart*, couvent de moines Augustins fondé au XI^e siècle par l'évêque Albéron.

Au bas, la plaine de Jambe semble offrir sa richesse aux caprices des inondations ; puis, au delà du coude, la *Basse-Enhève* montre un vieux corps de ferme à tourelle. Ici fut le séjour favori de Jean de Flandre, cet évêque de Liège, fils du comte Gui de Dampierre, qui s'était bâti une retraite aux portes de Namur.

La grandroute de Namur à Liège part du faubourg de Jambe (il faut donc traverser les ponts), coupe la ligne de Dinant à la station même, passe sous la ligne de Luxembourg et suit la rive droite jusqu'à Huy. Après Enhève, *Live*. La masse des rochers de Live, aux stratifications horizontales, apparaît comme une forteresse ruinée. Une église du XIV^e siècle au clocher carré, trapu, et quelques maisons à l'entrée du ravin composent le village, qui regarde celui de Beez. La gorge atteint bien vite le plateau, vers la *ferme de Bossimé*. C'est un petit vallon assez pittoresque, où l'on voit un bloc de calcaire appelé en langage du pays, *Proche à l'argent*.

Live est un terme caractéristique ; il se retrouve, avec une voyelle changée, dans la vallée de la Meuse française, à Fumay : à l'entrée de la boucle se dresse la « roche de Luve », jetée comme ici, de façon à contrarier le cours du fleuve. Même racine qu'alluvion : de *luere*, arroser, laver.

Au delà, le château de *Brumagne*, bâtisse insignifiante dans un joli parc, entre le fleuve et la route (à M^{me} de Woolmont) ; puis, en face d'Hainiau, le domaine de *Moisnil* perché à mi-côte, parmi les arbres (propriété de M. Digneffe). Moisnil est le même terme que ménil ou mesnil, assez commun dans la géographie des pays de langue romane, et qui signifie maison, simplement. Le ravin de Moisnil descend sur les collines de *Loyers* et de

Maiseret. L'église de Loyers renferme un joli tabernacle ou « repositoire » de la Renaissance, en pierre de sable.

Samson est devant nous. Le ruisseau de Grand-Pré arrive à la Meuse au pied de cette borne colossale. Les rochers de Samson ont une coloration blanchâtre, comme ceux de Hun, près d'Yvoir. Ce formidable rempart dressé sur la rive droite, projeté entre le fleuve et le ruisseau, est couronné par des ruines célèbres, troué d'excavations légendaires, trous de nutons dont notre époque a fait des cavernes préhistoriques. On distingue parfaitement, surtout de notre rive, plusieurs de ces trous qui s'ouvrent dans la paroi rocheuse, aux deux tiers de la hauteur. Les deux principaux sont très accessibles, du sommet, bien entendu, qu'il faut gagner soit en remontant le ruisseau, soit par un sentier qui s'élève à droite de la grand route, passé le pont, au bout de la muraille calcaire.

Samson est, comme Poilvache, une des grandes forteresses que le moyen âge avait élevées au bord de la Meuse, dans une situation particulièrement forte et dominante. Les ruines sont disséminées sur tout le plateau allongé de la cime; il y avait plusieurs enceintes; celle de la pointe est séparée du reste par une entaille profonde où court un sentier qui mène au « Trou des nutons ».

L'ensemble des ruines n'est guère appréciable d'en bas.

L'origine de Samson est fort ancienne. Il est question d'un autel élevé au Mercure gaulois, et l'on cite comme fondateur du château cet Auberon, fils de Clodion le Chevelu, qui avait la spécialité des établissements sur les lieux élevés, et dont la légende se retrouve au château de Mons (la tour Auberon) au château de Namur, et sur d'autres sommets. À l'époque carlovingienne, les quatre fils Aymon y apparaissent: c'était indiqué. Le château de Samson doit remonter aux premiers temps de la féodalité, où l'on profite de toutes les positions fortes, surtout le long des cours d'eau navigables, d'abord pour résister aux invasions normandes, ensuite pour se fortifier contre

les voisins ou établir des repaires de brigandage. Il fut rasé en 1691, par le roi d'Espagne Charles II, sous prétexte de ruine imminente.

Samson et les alentours ont fourni des vestiges de toutes les époques; la trouvaille la plus importante, due à M. le baron Del Marmol, date de 1858; sur le plateau même, en avant de l'ancien manoir, furent découverts les restes d'un cimetière franc qui emplissent trois vitrines du musée de Namur. Le terrain des fouilles est à l'extrémité orientale du promontoire, incliné au midi, du côté du vallon du Grand-Pré. Un paysan, en voulant agrandir sa carrière, trouva les premières sépultures. Des fouilles, entreprises aussitôt, sous la direction de M. Del Marmol, firent découvrir le cimetière entier.

En suivant le ruisseau de Grand-Pré, qui se jette dans la Meuse en amont du pont de Namèche, au revers des rochers de Samson, vous atteignez bientôt le hameau de *Villeval*. Là-haut, vers l'Est, le village de *Thon*. Le vallon remonte au midi, entre les collines; on arrive à *Goyet* (grottes préhistoriques, fouillées naguère; fossiles de l'âge du grand ours). Une lieue plus haut, restes de *l'abbaye de Grand-Pré*, au bord du ruisseau qui vient de *Gesve*. Grand-Pré était une abbaye de Bénédictins fondée au XIII^e siècle par un comte de Namur. Elle possédait une vaste église, des moulins, des scieries, des forges, etc, et des vignobles sur le côteau dit des *Tombe*s, rive droite du ruisseau. Tout a disparu, sauf quelques abstractions au moulin.

Les bois d'*Arville* ont des arbres fameux: le « chène du frère Philippe », celui de « Rouge-Croix », le hêtre « du duc Jean ». Le second servit, dit-on, d'abri à Jean l'Aveugle, et, plus tard, de retraite au diable qui y tenait le sabbat. Aussi, il fut exorcisé.

À la descente vous voyez en face des Tombes, au confluent du ruisseau d'*Arville* qui vient du S.-O., le château de *Paulx*, manoir féodal, siège de l'une des douze pairies de Namur, reconstruit il n'y a pas longtemps, encadré de bois, sur un exhaussement rocheux devant une prairie où coule le ruisseau.

Plus haut en remontant le ravin: le *château d'Arville*

avec une longue drève de sapins, une pelouse et un étang. C'est une des vieilles demeures du pays — restaurée également; la façade orientale est flanquée de tours rondes.

Le hameau voisin (N.), *Mont-Ste-Marie*, garde une tour couverte de lierre, reste de l'église romane brûlée à la révolution, ainsi qu'un fragment du chœur. *Wierde* possède une église romane du XII^e siècle, en grès, avec abside carrée (la partie supérieure des nefs, en briques, est moderne).

Quelques centaines de mètres passé *Wierde*, on traverse la grand'route de Namur à Arlon (cabaret du « Cheval blanc »), puis, même direction, la station de *Naninne*, la première, de Namur à Luxembourg.

De là, le ravin de *Dave* descend à la Meuse (3 kilom. environ). Le village de *Dave*, dans l'encoignure, possède un des plus beaux domaines de la région, propriété du duc de Fernan-Nunez. Le jardin s'étale au bord de la Meuse, avec son château à tourelles, modernisé et augmenté d'annexes successives, ces dernières années. Une longue file de peupliers continue jusqu'à l'écluse. Le bois de *Dave*, empalissadé, emmuraillé, s'élève derrière, suivant les croupes boisées. Le railway le sépare du château.

Le chemin qui vient de Namur se détache sur la droite de la grand' rue du faubourg de *Jambe*, longe la propriété de *Lhoneux* (villa à tourelles, au milieu d'un vaste jardin récemment créé, dans les riches terrains d'alluvion qui bordent le fleuve, en amont de *Jambe*), traverse le hameau de *Velaine*, coupe la voie ferrée (passage à niveau), passe aux hameaux de *Basse-Comogne* et d'*Amée* et longe le pied des rochers de *Dave*, contre la voie ferrée.

La maison « Au vieux Garde », cabaret, puis un chêne superbe à l'entrée du village. Carrière dominante. Au vieux manoir des sires de *Dave* qui couronnait le rocher a succédé un petit donjon d'étagère, pour le plaisir (?) des yeux. C'est plus propre. La station à droite. A gauche, montée vers *Naninne* (voir plus haut). Tout droit, le chemin, toujours suivant la voie ferrée, qu'il traverse

deux fois, longe la palissade, puis le mur du bois et se prolonge jusqu'à la gorge de *Taillefer* où il s'élève, vers *Maillen* et *Courrière*, en remontant le ruisseau des *fonds de Lustin*.

A l'orifice de ce ravin, un grand rocher blanchâtre plongeait dans l'eau avant la construction du chemin de fer qui passe au pied. C'est la roche célèbre de *Taillefer*, contre laquelle le fleuve vient buter après la courbe de *Profondeville*. Au sommet, la légende place un ancien manoir (*li chestia*) dont il ne reste rien. Vers amont, le beau rocher de *Taillefer* est largement entamé par une carrière, agrémentée d'un four à chaux. Une fabrique d'ustensiles de pêche occupe l'entrée du ravin. A la remontée, après un demi kilomètre, le chemin de *Lustin* se détache à droite. Un kilomètre encore et l'on atteint ce village qui, avec *Profondeville*, donne son nom à la troisième station du chemin de fer de Namur à Givet. Mais nul voyageur, sur cette ligne, ne peut se vanter de l'avoir jamais vu.

Plus haut, les bois et le *Château d'Arche*, propriété de M. *Finet*. Enfin les villages de *Maillen* et de *Courrière*, au delà desquels passent la route et le chemin de fer d'Arlon.

De *Taillefer*, le fleuve remonte, par un crochet à l'ouest, sous la côte de *Walgrappe*, vers *Profondeville* (rive gauche), village en face duquel se déploie le magnifique rempart des rochers de *Frêne*, un des plus beaux massifs de la Meuse. Vu d'amont, il semble jeté en travers de la vallée, comme un barrage cyclopéen. Une brèche le sépare en deux. Quelques maisonnettes au pied. Par la brèche on gagne aisément la crête de cette muraille déchiquetée, aux parois d'une riche coloration. De là-haut, vue superbe : vous dominez en amont et en aval le cours de la rivière, brisé sous vos pieds. On a retrouvé sur cette cime des vestiges de murs cimentés, des fragments d'anciennes poteries, des médailles romaines et du moyen âge. Enfin, les rochers possèdent deux cavités célèbres : le *Trieu de Frêne* et la *Grande Eglise* (sans doute à cause de son ouverture ogivale). La première est un trou de nutons. On connaît cela. Il n'y a

guère d'ouvrage sur ce pays qui ne parle abondamment des *nutons*, *lutons*, *sotais* ou *masottais*, — les noms diffèrent selon les régions, — de même qu'il est difficile de trouver, dans le massif de l'Ardenne (je prends ce terme dans son acception la plus large), un trou de rocher dont l'imagination populaire n'ait fait un refuge de ces petits êtres surnaturels, analogues aux nains et aux gnomes allemands, aux kobolds scandinaves, aux poulpiquets bretons, aux lutins écossais, aux brownies irlandais, de cette race intermédiaire, minuscule, fourmillante, ayant la terre pour domaine, d'une nature serviable, bienveillante à l'homme, mais farouche à l'excès et point exempte de malice. Le pays où nous pérégrinons ensemble, et où les soulèvements anciens ont déchiqueté le sol, déchiré la croûte, multiplié les accidents, était désigné naturellement, aux époques légendaires, comme l'un des séjours privilégiés de cette race de nains répandue dans l'Europe occidentale. Aussi nous les retrouverons à chaque pas.

La muraille des rochers de Frêne a été percée par le chemin de fer et le tunnel dérobe aux voyageurs la vue de Profondeville. La station est au delà. Un pont métallique la relie à la grande route de la rive gauche. De notre côté, viennent le ruisseau du fond de *Hestroy*, longeant la côte boisée de *Nimes*, puis, les rochers de *Frappeul* ou de *Chauveau*, célèbres depuis 1853 par la trouvaille d'un de ces gisements de la période quaternaire qui ont fourni des éléments à la science de l'antiquité de l'homme, fondée par Schmerling, après la découverte du crâne d'Engis, vingt ans auparavant. Les débris trouvés en 1833 aux environs de Liège remontent à la première période de l'âge de la pierre, l'époque du grand ours. Ceux-ci appartiennent à la seconde, l'époque du renne, de même que ceux des cavernes de la Lesse, explorées vers le même temps par M. Edouard Dupont.

La *Caverne de Chauveau* montre son ouverture à mi-hauteur; c'est une excavation profonde d'une vingtaine de pieds, haute de cinq ou six. Le docteur Spring prétendit y avoir trouvé la preuve du cannibalisme de nos ancêtres : des os médullaires — surtout d'adolescents et

de femmes — incisés longitudinalement ou à demi brûlés. D'autres savants ont nié que l'anthropophagie fût la conséquence nécessaire de l'incision ou de la carbonisation des os à moelle. L'intérêt actuel de la dispute ne m'étant pas suffisamment démontré, je n'insisterai pas sur ce sujet.

L'Entre-Sambre-et-Meuse. — Le pays de Lomme proprement dit, regardant le Condroz, sur l'autre rive du fleuve. Il forme un vaste plateau entre les vallées de la Meuse, de l'Heure et de la Sambre, se prolongeant vers le midi sans limites précises, hormis celles que l'arbitraire politique a mises, à cet endroit, entre la France et la Belgique. Physiquement, on pourrait borner la région aux sources de l'Oise et de l'Artoise d'une part, au Viroin et à ses affluents, l'Eau Blanche et l'Eau Noire, de l'autre, et à la crête qui les sépare. Mais rien n'empêche de la prolonger jusqu'au vallon de la Sormonne que suit la voie de Charleville à Hirson. Cette ligne a l'avantage de terminer définitivement la région boisée et de former la limite extrême du pays qui nous intéresse.

La partie septentrionale de l'Entre-Sambre-et-Meuse, — la seule qui nous occupe maintenant — forme une sorte de coin, dans la direction du nord-est, entre les trois villes de Charleroi, Dinant et Namur. A elle s'applique le nom de *Marlagne*. La partie méridionale depuis Philippeville, c'est-à-dire le pays de Mariembourg, Chimay, Couvin, Rocroy, est la *Fagne*.

Le plateau de Marlagne, aux larges et capricieuses ondulations, est raviné par les cours d'eau qui vont à la Meuse, à la Sambre, à l'Heure et à l'Hermeton, en partant d'une crête centrale dont le point culminant — 313 mètres — se trouve entre les vallées de l'Hermeton et de la Mollignée, au sud de la chaussée de Philippeville à Dinant (borne 20), près de la lisière des bois de Florennes. L'altitude moyenne est de 200 mètres. Cette région n'offre pas le pittoresque accentué que l'on rencontre sur la rive droite du fleuve, ni la rudesse de l'Ardenne. Elle s'est trouvée plus accessible aux agents de la civilisation. L'antique Marlagne — *mar-lun* celtique, *intricata sylva*, l'impenétrable forêt des vieux Lomma-

ciens — n'a plus que des lambeaux épars, parmi les cultures. Deux de ces lambeaux ont conservé le nom : la *Basse-Marlagne*, sur les hauteurs même avoisinant la citadelle de Namur, et qui, prolongée vers la Sambre et les fonds de Malonne, sur le coteau regardant Flawinne, prend le nom de *bois de la Vêquée*. La *Haute-Marlagne* à une lieue au delà.

Guichardin, dans sa *Description de tous les Pays-Bas*, écrite au XVI^e siècle, montre la forêt de Marlagne ayant « son commencement au chasteau de Namur et prenant son étendue vers le sud-west, en grande largeur et tirant à Philippeville. » La forêt avait alors vingt lieues carrées. Depuis, elle s'en est allée par morceaux. Le grand coup fut donné après la révolution, quand le domaine livra les bois à la Société Générale pour favoriser l'industrie. L'industrie qui fut surtout favorisée à cette occasion est l'exploitation à outrance pour l'enrichissement rapide des exploitants. On morcella, on vendit les terrains aux particuliers et chacun tira le meilleur parti possible de son lopin. Aussi, tout le plateau de l'Entre-Sambre-et-Meuse garde la trace de cette transformation un peu brusque. L'inextricable réseau des chemins de fer sillonnant le territoire de Charleroi s'arrête aux vallées qui limitent notre plateau. Il n'y a pas dix ans, la seule voie ferrée du pays était celle de Châtelineau à Givet et Vireux, par les fonds de Bouffioulx, d'Acoz et le plateau de Florennes. La ligne inachevée d'Athus à Tamines n'a encore aujourd'hui, sur la rive gauche de la Meuse, que le tronçon de Tamines-Mettet. En revanche, des chemins nombreux sillonnent le pays. Les principaux sont les routes de Rouillon à Fraire et de Dinant à Philippeville, qui la traversent parallèlement de l'est à l'ouest, celles de Charleroi à Philippeville et de Châtelet à Florennes, suivant aussi des directions parallèles, du nord au sud.

Du côté de Namur, nous avons vu que cette région se termine brusquement par la pointe du Champeau. Les flancs de la montagne forment, au nord et au couchant, vers la Sambre, le coteau de Salzennes, et à l'orient, vers la Meuse, le *Tienne qui rote* (qui marche), nom motivé par

le glissement d'un massif schisteux limitant au sud le bassin houiller où sont établies les concessions charbonnières du Château, de la Plante et de Malonne; puis la chaîne verdoyante dite *Côte de Buley*, dominant le faubourg de la Plante jusqu'à *La Pairelle*, et où s'adossent les cottages namurois.

La Citadelle. — Des plaques indicatrices, posées en divers endroits, entre autres à l'hôtel du gouvernement, place St-Aubain et sur les murs de l'Evêché, marquent les itinéraires des promenades à la citadelle; l'un à flèches rouges, l'autre à flèches bleues, avec retour du côté de la Plante, c'est-à-dire montée rive droite de la Sambre, descente à la Meuse. La Sambre franchie, le chemin s'élève vers le *Bien de la Fillette* dans un pli de la montagne creusé entre les ouvrages de la pointe extrême et les quatre forts supérieurs. Nom corrompu, et qui ne signifie plus rien; c'était *la Foliette*, petite folie, retraite champêtre du chanoine Gérard Legrain, et dont il est question dès 1354 : « La Foliette, en descendant de Champiauz, dehors le chastial de Namur. » C'est devenu un cabaret.

Sur les préaux dominants, très belle vue de Namur et de la Meuse.

En continuant la montée au delà des fortins abandonnés, on atteint la ligne de ce qui s'appelait les *Vieux Murs*, ouvrage de protection construit par Vauban, après l'occupation de 1692, et couvrant le château du côté de la Marlagne. Cette muraille coupait transversalement le promontoire, depuis le versant de La Plante jusqu'à la *Gucule-au-Loup*, ravin de la Sambre en face de Flawinne. Le chemin qui traverse la Basse-Marlagne descend à gauche jusqu'à la Meuse, et débouche à La Pairelle.

Wépion, Fooz, le Désert de Marlagne. Lesve et Bois-de-Villers, Malonne et Florefe. — Dans la description suivante, en dessous du carrefour appelé *le Fort* et la *ferme Lefebvre*, s'élève le *Château de Marlagne*, propriété Drion, construit par l'architecte Jeanlet, en style renaissance, sur l'emplacement de l'ancienne *abbaye des Carmes du Désert de Marlagne*. Celle-ci fut fondée

en 1619, au lieu dit « vévi Wéron », par les archiducs Albert et Isabelle, qui vinrent poser la première pierre l'année suivante. En 1692, Louis XIV y logea, lorsque, à la seconde phase du siège de Namur, le quartier royal fut transporté de la rive gauche sur la rive droite de la Sambre. En 1794 le couvent subit la destinée commune. Toutefois, il possédait encore, sous l'empire et le gouvernement hollandais, sa vieille ceinture de murailles. Le roi Guillaume 1^{er} y fit un essai d'industrie sucrière. Enfin, le domaine devint propriété privée et fut transformé. Du château, un chemin descend, suivant le vallon du *ri-dic-Flandre*, à *Wépion*, sur la grande route de Namur à Dinant. Peu après l'orifice du ravin, se détache, pour s'élever sur la droite, la route de St-Gérard par *Bois-de-Villers* et *Lesve*, deux villages créés par le défrichement. Le premier établissement date du XIII^e siècle et est dû aux moines de Villers, en Brabant. De là, le nom. Les moines vendirent leur domaine en 1495 et la paroisse fut érigée en 1683. Le comte de Chancelos acheta Lesve et Bois-de-Villers à Marie-Thérèse; les seigneurs d'Andoy et de Boisselles les possédèrent ensuite. On y a fait encore des défrichements considérables depuis 1830.

Revenons à Wépion, au bord de la Meuse. Les rochers de Nerviau profilent leur silhouette de l'autre côté de l'eau. Plus loin, on les voit de face, et l'on peut admirer leur masse sévère et cet étrange revêtement végétal d'un vert sombre, qui leur donne les tons du velours froissé. Ils précèdent le joli village et le château de Dave en face desquels est planté, de ce côté-ci du fleuve, le petit castel rouge de *Foos*, propriété Wasseige.

La vallée s'élargit devant Taillefer; la Meuse tourne; la route longe la côte boisée de *Walgrappe*, revers du *Mariensberg*, malheureux essai de culture viticole, fait il y a une trentaine d'années; on n'y vendange plus; le coteau est à droite, regardant le midi, avant le tournant de Profondeville; le Mariensberg produisait un petit vin blanc à emporter... ce que vous savez bien.

De la crête de la Basse-Marlagne, descente à droite vers *Malonne* au débouché d'un ravin, sur la Sambre. Encore une ancienne abbaye; elle est transformée en local

d'école congréganiste. L'église abbatiale, devenue paroisse, renferme une clôture de baptistère, en bois sculpté, qui est un travail remarquable de la renaissance. Malonne était pays de Liège.

En suivant la rivière (route de Namur à Floreffe, rive gauche de la Sambre, 11 kilom.), on arrive à la célèbre manufacture de glaces, et, après le tournant, au bourg de *Floreffe*, dominé par les constructions majestueuses de l'abbaye avec sa vaste église à tour carrée, posée sur une assise rocheuse.

L'abbaye de *Floreffe* doit sa fondation (1121) à saint Norbert, créateur de l'ordre des Prémontrés, qui obtint du comte Godefroid la terre de Floreffe et ses bénéfices, ainsi qu'il est raconté dans la chronique rimée de la maison. Reconstruite en 1770, par l'architecte Dewez, elle est aujourd'hui petit séminaire épiscopal. Il reste, des bâtiments primitifs, le moulin, spécimen très rare des constructions civiles de l'époque de transition, et, dans les bâtiments conventuels, une salle basse voûtée, à double travée, portant sur des colonnes trapues. On y remarque quelques restes de peintures décoratives exécutées au XIII^e siècle par l'abbé Walter d'Obais.

La route qui traverse le village de Floreffe s'élève dans une sorte de tranchée longeant les assises de l'abbaye. La porte, dans le mur d'enceinte, s'ouvre à droite: on trouve tout de suite, dans la première cour, le moulin, affecté au service d'une brasserie. Cinq ou six cents mètres plus haut s'embranchent, à gauche, la route de Burnot, sur la Meuse, tandis que la chaussée montante gagne Fosse, par Sart-Saint-Laurent. A ce carrefour, dominé par la *ferme de Robersart*, ancienne dépendance de l'abbaye, est située la *Grotte de Floreffe*, dont l'entrée se trouve sous une sorte de castel rustique, bâti sur le coteau de gauche (s'adresser à la maison au bord du chemin). Cette grotte consiste en couloirs tortueux assez mal aisés, qui s'enfoncent profondément dans la montagne calcaire; les concrétions sont ternies par un mélange de terre argileuse; le propriétaire y a fait de récents travaux qui l'ont rendue plus accessible.

En face de la station de Floreffe est situé *Floriffoux*. Le chemin de fer ramène à Namur.

JEAN D'ARDENNE

(LÉON DOMMARTIN)

GUIDE DU TOURISTE

EN

ARDENNE

Édition refondue et considérablement augmentée

CINQ CARTES

BRUXELLES

V^{ve} J. ROZEZ, ÉDITEUR, RUE DE LA MADÉLEINE, 81

1885